

## COUP DE MAIN SUR LA TRESORERIE GENERALE

### ***De Bourg en Bresse en Haute Silésie et jusqu'à Odessa en Ukraine.***

A la fin du mois de mai 1944, les FUJ se voient confier par le **colonel Romans**, chef des FFI de l'Ain et du Haut Jura, une mission particulière. L'imminence du débarquement et des opérations qui incomberont alors aux FFI doit provoquer une forte augmentation de l'effectif des combattants de la Résistance, d'où d'importants besoins financiers que la France Libre à Londres ne peut suffisamment couvrir. Le colonel décide donc de prélever les fonds nécessaires sur l'Etat Français de Vichy, c'est-à-dire à la Trésorerie Générale de l'Ain. Les FUJ sont chargés d'exécuter l'opération. D'ailleurs le même coup de main est programmé à Saint Claude dans le Jura.

#### ➤ ***Le coup de main***

Il faut intercepter le caissier, qui transporte à pied chaque matin des fonds importants, de la Banque de France à la T.G. Un inspecteur de police l'accompagne pour le protéger, mais il est convenu qu'ils laisseront faire, tous deux, sans réagir. L'opération aura lieu rue Teynière devant la porte de l'établissement. Le 27 mai le coup est raté à cause d'une alerte aérienne. Le 29, deuxième échec, car le caissier est en retard. Il est risqué de l'attendre trop longtemps.

Enfin, le 5 juin a lieu une troisième tentative : **Paul Baillet**, dit « **Poney** » et **Roger Perret**, venus du maquis FUJ de Gravelle dans une « traction avant » embarquent aux abords de Bourg trois FUJ lycéens : **Gilbert Guillard**, **Roger Guettet** et **Jean Marinet**. *Ce dernier raconte : « La voiture pénètre en ville sans encombre et s'immobilise dans la discrète rue Gustave Doré. La suite des événements montrera que ce n'était pas le meilleur choix... Le caissier doit apparaître à 9h14. Je descends de la voiture, armé seulement d'un pistolet dissimulé sous ma gabardine et m'engage dans la rue Teynière de façon à donner le signal de l'intervention. A 9h 23 un agent de liaison passe en vélo et m'annonce, sans s'arrêter, que notre homme approche dans l'avenue Alsace Lorraine. A ce moment, une camionnette arrive à toute allure de la place Edgar Quinet et s'immobilise brusquement devant l'entrée de la rue Gustave Doré. Nous apprendrons qu'elle était conduite par le milicien **d'Ambert de Sérillac**. En même temps, des miliciens armés surgissent de tous côtés des immeubles voisins. C'était un piège, nous avons été vendus !*

*Séparé de mes amis par la camionnette et les miliciens, je ne peux que disparaître par la rue Thomas Riboud, accompagné par quelques*

tirs, heureusement imprécis. La voiture est sous le feu de la mitrailleuse de **d'Ambert**. **Baillet** et **Guilland** ripostent et le touchent en pleine poitrine. Mais la « traction » est hors d'usage, et d'ailleurs l'autre bout de la rue est bouché par un deuxième véhicule de la milice...le piège est bien fermé ! **Perret** et **Guilland** sortent en tirant et peuvent s'échapper à travers une maison voisine. **Baillet** et **Guettet** sortent à leur tour sous un feu nourri et s'effondrent touchés aussitôt, le premier à la poitrine, au bras et à la jambe, le second à la clavicule. **Bourderie**, le chef des miliciens s'approche : « Celui-ci a son compte » dit-il en parlant de « **Poney** », et voyant qu'il respire encore, sort son pistolet pour l'achever. Heureusement, l'un des miliciens présents arrête son geste car il a reconnu « **Poney** » qui est un de ses copains. Chacun d'eux ignorait les activités de l'autre.

D'abord soignés sommairement par les Dominicaines du couvent voisin, les deux blessés sont transportés à l'hôpital, où les Allemands viendront les chercher pour les emmener à leur caserne. Mais les miliciens récupèrent tout de suite **Roger Guettet**. Ils abandonnent **Baillet** qu'ils croient mourant car ses blessures sont, en effet, sanglantes et spectaculaires. Elles sont en réalité sans gravité. Il restera six jours dans un cachot de la caserne avant d'être remis, toujours vivant, aux miliciens.

La milice possédait une liste des lycéens suspectés d'être résistants, dressée par un élève milicien clandestin, nommé **Delannay**. Cette liste était étonnamment précise. Après la fusillade du matin, où l'implication de lycéens était établie, la milice décide une opération au lycée où se déroulait, l'après-midi même, la dernière épreuve du BAC.

Isolé après la fusillade, identifié et activement recherché par les patrouilles de la milice que je croise plusieurs fois, je me sens traqué comme une bête. J'ai su plus tard par **Roger Guettet** qu'il les avait entendu dire qu'ils devaient m'abattre à vue. Mon ami, **Georges Mellet** me procure alors d'autres vêtements afin de modifier mon apparence. Vers 13h, je réussis à faire prévenir Pierre Figuet, chef de sizaïne, d'une intervention probable de la milice au lycée. Après concertation entre eux, les lycéens résistants décident à la majorité de courir le risque de terminer l'examen ( Math pour les uns et Sciences naturelles pour les autres ) et de partir aussitôt après. Une heure de plus...une heure de trop ! Ce fut le mauvais choix... »

### ➤ **Les arrestations**

A 16h15, une horde de miliciens surexcités, vociférants et tirant des coups de feu envahit le lycée en hurlant les noms de la liste qu'ils possèdent. Ils rassemblent élèves et professeurs dans la cour d'honneur, et alignent avec brutalité onze « suspects » et quelques professeurs face au mur, sous la menace de deux fusils mitrailleurs. Le surveillant général

**Bourgeois** ( en réalité un alsacien nommé **Schmidt** ) est retrouvé dans sa chambre puis roué de coups à terre jusqu'à l'évanouissement. Fouille des salles, découverte malheureuse d'une carte d'Etat-major dans le casier de **Figuet**. L'opération est dirigée par le tristement célèbre **Dagostini**, commandant l'unité combattante mobile de la milice qui s'était « illustrée » aux Glières. Il est bien connu pour sa détermination et sa cruauté.

### ➤ *Les interrogatoires*

Finalement, une soixantaine de garçons et quelques professeurs sont embarqués dans des camions découverts, sous un violent orage, à destination de Saint Amour où se trouve le P.C. de **Dagostini**. C'est là que le tri va se faire. **Rosette**, devenu combattant FTP depuis 1943 ne figure pas sur la dernière liste des FUJ et, de ce fait est relâché lui aussi. Dix arrestations sont maintenues accompagnées d'interrogatoires musclés : coups de crosse, coups de pieds, coups de poing, torsions des bras, mise à nu pour certains et flagellations avec le ceinturon( jusqu'à perte de connaissance ). **Roger Guettet** étendu sur une civière, pâle et ensanglanté est confronté à **Pierre Figuet** et quelques autres, et sommé de confirmer les accusations de leur appartenance à la Résistance. Pierre gardera toute sa vie les séquelles d'un mauvais coup sur la nuque. Tout cela se déroule sous la direction effective de **Dagostini** et en présence de sa maîtresse, la belle et cruelle **Mlle Champetier de Ribes** ( fille d'ambassadeur ), très friande du spectacle des hommes nus martyrisés.

Ramenés à Bourg devant l'hôtel de France occupé par la milice, puis dans les caves de l'hôtel de l'Europe, les prisonniers apprennent qu'ils seront fusillés. **Bourgeois** est libéré suite à de pressantes interventions et faisant valoir que sa double identité n'est due qu'à son souci de rester français plutôt que de devenir allemand. Heureusement, certains des lycéens ont eu le temps de se concerter afin de rendre plausibles leurs déclarations de n'avoir fait que transmettre quelques journaux clandestins, sans appartenir à un groupement organisé. Conformément aux directives de la Résistance applicables en tel cas, ils chargent sans vergogne **Jean Mariné**, chef de trentaine, dont ils savent qu'il a échappé à la milice et est identifié. Toute la ville est en émoi car le lycée Lalande y est une institution très ancienne et respectée. Une vague d'interventions de personnalités de tous horizons déferle sur le **Commandant Simon**, chef départemental de la milice. Celui-ci n'est pas un guerrier sanguinaire comme **Dagostini**, mais plutôt un fin politique qui craint que cette affaire ne ternisse un peu plus la détestable réputation de la milice dans l'opinion publique. Peut-être aussi a-t-il

compris que le débarquement commencé réussirait et que lui et ses semblables auraient bientôt des comptes à rendre.

### ➤ **Les blessés**

Finalement, les deux blessés seront graciés et « pour se racheter » invités à renier leur passé de résistants. Grâce aux visites de leurs proches, qui assurent la liaison, ils peuvent interroger à distance le **lieutenant Philippe**, commandant la compagnie FUJ.

Réponse : « *Faites ce qu'il faut pour sauver votre vie en attendant que nous ayons le temps d'organiser votre récupération.* ». Le **Commandant Simon** ne manquera pas de les exhiber en ville pour montrer combien il est clément envers « *ces bandits à figure d'ange* », comme il les avait baptisés. Nos deux prisonniers avaient été prévenus que toute tentative d'évasion déclencherait, en représailles, l'exécution d'autres otages. Mais ils savaient aussi que les éléments les plus durs de la milice départementale, comme **d'Ambert de Sérillac**, remis de ses blessures, désapprouvaient la clémence de leur chef et avaient laissé entendre qu'ils ne rateraient pas l'occasion de les abattre à la faveur d'une prétendue tentative d'évasion. Tel était le dilemme. En fin de compte, ils purent s'échapper plus tard tous les deux et rejoindre le maquis FUJ chacun à sa manière : Le mercredi 2 août « **Poney** », autorisé à circuler en ville, est « enlevé », apparemment contre son gré, par un commando FUJ. Ainsi, les autres prisonniers ne subiront pas de représailles. Mais sa mère est emprisonnée à sa place, heureusement pour peu de temps. Pendant ce temps, **Roger Guettet** a été emmené à Nantua par les miliciens qui occupaient la ville après l'offensive allemande de la mi-juillet. Il réussit à tromper leur surveillance et à prendre le chemin de la montagne toute proche où il fut recueilli par des maquisards. De retour à la compagnie FUJ, il y est rejoint par **Jean Marinnet** qui a lutté en juin et en juillet au sein d'un groupe de l'A.S. de Bellegarde.

### ➤ **La déportation**

Quant aux dix élèves arrêtés au lycée, graciés eux aussi, échappant ainsi à la Cour Martiale, ils furent transférés à Lyon sous la garde de gendarmes français, puis expédiés en Allemagne dans un « camp de représailles » à Heydebreck en Haute Silésie. Dans ce camp cohabitent, entre autres : des prisonniers anglais et ukrainiens, des prisonniers français punis pour motifs divers et d'autres prisonniers. Soumis à douze heures de travail, de nuit pour certains, à quoi s'ajoutent près de deux heures de marche, sept jours sur sept au début puis six, ils n'étaient en aucune façon des « travailleurs libres » comme l'ont dit les miliciens et

comme le prétendent certains négationnistes d'aujourd'hui. L'hiver 44/45 sera rude sous la neige et avec des températures de  $-20^{\circ}$  :

- **Pierre Figuet** avait décidé, fin novembre, de ne plus travailler et de vivre clandestinement et très dangereusement pendant deux mois dans le camp. Lorsque le camp est évacué le 25 janvier au son des canons, il se cache dans les combles d'une baraque, échappant ainsi à l'évacuation et peut s'enfuir en direction des lignes russes qui sont proches. Après un long périple à travers une Pologne et une Ukraine ravagées par la sauvagerie nazie, il rentrera par la voie maritime depuis Odessa sur un cargo australien. Sur ce bateau, étaient rassemblées toutes les catégories de « personnes déplacées » : travailleurs du STO, travailleurs libres, prisonniers de guerre de toutes nationalités, déportés, parmi lesquels les rescapés d'Auschwitz dont **M. Louis Chanel**, directeur du Cours complémentaire de Bellegarde et futur Maire.
- **Marcel Pellet** réussira, lui, à s'échapper d'un convoi d'évacuation le 12 avril et attendra l'arrivée des Américains, caché par des prisonniers de guerre français employés comme ouvriers agricoles.
- Séparé de ses camarades, **Roger Leboeuf** faisant preuve de mauvaise volonté pendant le trajet pour aller au chantier et exhortant ses compagnons à l'imiter, est abattu d'une balle qui lui traverse le bras et entre dans l'abdomen. Laissé pour mort, il est recueilli par des paysans tchèques qui le conduisent à l'hôpital de Freudenthal où des chirurgiens tchèques et ukrainiens parviennent à le sauver. L'opération réussit, paraît-il parce qu'il n'avait pas mangé depuis plus de 24 heures. Un déporté italien, moins chanceux que lui, est tué par le même individu. Plus tard, **Roger Leboeuf**, aura la satisfaction d'apprendre que les partisans tchèques ont pu capturer son agresseur et l'ont exécuté.
- **Gilbert Rude** et un camarade, après la destruction de l'usine I.G.Farben sont déplacés sur un autre site, toujours en Silésie. Fin février 45, les Russes arrivent et c'est un nouveau départ au sein d'une débâcle indescriptible à la faveur de laquelle ils peuvent obtenir un laissez-passer qu'ils falsifient pour se diriger sur Innsbruck au Tyrol. Cachés quelques semaines dans une ferme, jusqu'au week-end de Pâques, ils essayent alors d'atteindre la Suisse, par la haute vallée de l'Inn. Marche dans la forêt enneigée, marche de nuit dans la vallée et...arrestation tout près de la frontière ! La haute stature de Gilbert le fait paraître plus âgé qu'il n'est et réussir à se faire passer pour un prisonnier de guerre évadé. C'est dans la prison du stalag 18C à Markt Pongau qu'il attendra donc l'arrivée des Américains le 9 mai 45.
- Les autres, **Aimé Chambard, Urbain Colletta, Maurice Lançon, René Picot, François Rabuel** marchent dans la neige, par un froid

glacial, parcourant parfois plus de 30km dans une journée. D'un camp à l'autre, d'un chantier à un autre, ils sont ramenés vers l'ouest, à mesure que l'armée soviétique avance, affaiblis par le manque de nourriture et l'épuisement physique. Parfois, la débrouillardise adoucit leur sort.

- Fin janvier, **Lançon** et **Picot** obtiennent de la nourriture dans une ferme. **Rabuel** et **Colletta** rencontrent également des gens secourables. Mais les Allemands récupèrent bientôt la plupart des errants, toutes nationalités et catégories confondues. L'organisation Todt les emploie, sous les bombardements, à des travaux de terrassement et de défense à la fois épuisants et dérisoires. Le groupe des bressans, dans la retraite qui suit, se trouvera dispersé. **Colletta**, **Picot** et **Chambard** sont séparés le 25 mars à Brandsdorf. Le 28 mars, **Rabuel** bénéficie, par chance, avec quelques autres, d'une « planque » pendant trois semaines comme brancardier dans une école transformée en hôpital militaire où s'activent des sœurs de Saint Vincent de Paul. Là, il reprend quelques kilos. Evacué à nouveau, il assistera à l'arrivée des Russes le 8 mai.

### ➤ *L'errance et le retour*

De cette errance désordonnée, il reste dans leur mémoire quelques noms des lieux maudits où ils passèrent, bagnards fatigués mais résolus à tenir jusqu'au bout. Ce sont, entre autres : Woldenberg, Remsdorf, Rautenberg, Wilder Nilgrimm, Brandsorf, Römestadt. Début mai, c'est la fin des épreuves, la libération. Mais ce n'est pas la fin de leurs pérégrinations. Le chemin du retour, à travers les destructions des voies de communication et au gré des possibilités des militaires, reste aléatoire. D'un camp de regroupement à un autre, en train, en camion, ils passeront par Troppau, Ratibor, Zwitten, Prague, Pilzen. Les derniers embarqueront enfin dans un avion qui les ramènera à Lyon le 17 juin.

C'est ainsi qu'amaigris, épuisés, à l'issue de parcours individuels chaotiques, inimaginables, après avoir survécu à l'immense pagaille qui régnait alors dans l'Allemagne en débâcle, aux bombardements alliés, aux effets « collatéraux » des derniers combats, ils rentreront chez eux, riches seulement d'une expérience singulière, ayant appris jusqu'à quel degré de cruauté et d'indignité peut descendre la nature humaine, mais aussi quelle peut être la capacité de résistance morale et physique d'un homme...

### **NOTES :**

- 1) Après la Libération, **Dagostini** et sa maîtresse, furent condamnés à mort et, dit-on, trop rapidement exécutés.
- 2) Le surveillant général **Pierre Schmidt**, alias **Bourgeois**, appartenait effectivement aux FUJ, mais les lycéens l'ignoraient. Il rejoignit le maquis FUJ et trouva la mort lors de la bataille de Meximieux le 1<sup>er</sup> septembre.
- 3) Liste des dix lycéens arrêtés par la milice le 5 juin et déportés :
  - **Chambard Aimé**
  - **Colletta Urbain**
  - **Figuet Pierre**
  - **Lançon Maurice**
  - **Leboeuf Roger**
  - **Nicod Fernand** (*s'est évadé du train à Mâcon, avec l'aide de son camarade François Rabuel car, sa mère étant alsacienne, il pouvait craindre d'être enrôlé de force dans la Wehrmacht.*)
  - **Pellet Marcel**
  - **Picot René**
  - **Rabuel François**
  - **Rude Gilbert**
- 4) Sources : Les témoignages de : **Paul Baillet, Pierre Figuet, Gilbert Guillard, Roger Guettet, Maurice Lançon, Roger Leboeuf, Jean Marinnet, Marcel Pellet, François Rabuel, Marcel Rosette, Gilbert Rude** déjà parus dans les ouvrages suivants : « Essai sur l'histoire des FUJ », « Histoires peu ordinaires de lycéens ordinaires », « Les combattants de l'ombre dans l'Ain. »
- 5) Ci-joint deux exemples de falsification de l'histoire, à propos de cette affaire :
  - Un article paru dans la presse en juin 1944, émanant de la milice (document fourni par Robert Volland, membre des FUJ.)
  - Une page du livre intitulé « La fausse Résistance » d'**André Figueras**, négationniste notoire.

➤ **Synthèse rédigée par Jean Marinnet et validée par les témoins concernés membres de l'Association « Résistance Lycée Lalande ».**